

Un siècle de battages dans le Morvan

Par Philippe Berte-Langereau

Un des moments forts de l'agriculture du Morvan était celui des battages effectués de la fin août à la fin octobre. Ils constituaient à la fois l'achèvement d'une année de travail, une production de graines assurant la subsistance de la famille (pain, nourrissage des volailles et des porcs, semences pour l'année suivante...) et un fort moment de retrouvailles pour des hommes et des femmes travaillant et mangeant côte à côte. C'est probablement cette période de l'année, qui a rassemblé les gens de la terre jusque dans les années 1960, qui laisse les souvenirs les plus vifs dans les mémoires des anciens. Ce dossier est une suite d'entretiens d'entrepreneurs, de paysans, d'hommes et de femmes qui évoquent ces moments dans différents secteurs du Morvan.

Denise et Roger THIBAUT

Le grand-père de Roger Thibault avait un battoir, monté vers 1910, installé dans la grange et relié à l'extérieur par une tringle en fer traversant le mur. Deux vaches liées tournaient dans la cour pour actionner le mécanisme.

On y battait le sarrazin et le seigle ; ce dernier était battu deux fois : une première sur un tonneau et à la main, de façon à ne pas casser la paille destinée aux couvertures de chaume, une seconde au fléau pour finir d'extraire la graine.

Roger Thibault estime que les premières batteuses sont apparues dans la région de Planchez vers 1915. Il y eut bientôt la famille Zelverte, du Ruisseau-Morin, équipée avec une batteuse Breloux et une locomobile et, au bourg de Planchez, Julien Barre avec une "Vierzonnaise" et une locomobile. A Corancy, les Trinquet faisaient tourner plusieurs batteuses.

A Chaumont, vers 1930-1940, hameau de la commune de Planchez, on comptait alors cinq journées de batteuse :

- une chez Thibault,
- une chez Victor,
- une chez Chaumien,
- une chez Rousselin,
- une petite journée de battoir à vaches chez Dominique Boulle.

Les battages débutaient ici début septembre pour s'achever fin octobre-début novembre. Roger Thibault précise qu'en année normale, le blé était rentré pour le 15 août et l'avoine fin août si bien que " fin août-début septembre, la batteuse était là ".

A Chaumont, c'était Julien Barre qui battait. Le premier client allait chercher le matériel de battage avec les voisins. Il fallait quatre vaches pour tirer la batteuse et quatre pour la chaudière.

Préalablement, le grenier et la cour avaient été nettoyés pour recevoir le grain. Roger a même vu balayer la neige dans une cour avant de battre.

Julien Barre était entrepreneur de battage mais également de sciage pour les particuliers. Il sciait aussi des traverses de chemin de fer et s'installait pour ce faire dans deux endroits :

- à Chevigny, un hameau situé en queue de lac des Settons,
- dans une chaume près du pont de Montélesme.

Ces deux sites bien pourvus en eau (le lac et la Cure) lui permettaient d'alimenter sa chaudière sans problèmes. Quand il installait son matériel de battage à Chaumont, il fallait un bon puits ou, à défaut, une citerne de 600 litres qu'on empruntait. La locomobile réclamait régulièrement de l'eau.

A Chaumont, on battait toutes les céréales en une seule fois. Mais, précise Roger Thibault, " en certaines places, on battait deux fois : le seigle et le blé d'abord, puis la batteuse repassait pour l'avoine ".

Enfin, Julien Barre avait également une petite batteuse pour le trèfle violet. Chacun en avait environ un chariot pour faire de la graine qui se vendait bien en semence. Ici, on utilisait le trèfle pour le fourrage et, après la fauchaison, on enfouissait cette plante par

labourage pour préparer une place au blé à laquelle elle apportait de l'azote.

La chaudière et la batteuse " avaient été calées de la veille ". Dès quatre heures du matin, commençait le chauffage avec du bois fourni par le client mais on utilisait également des " briquettes ", gros parpaings de charbon moulu qui présentaient le grand avantage de ne pas émettre d'étincelles à une époque où grand nombre de granges étaient toujours couvertes de chaume. Ainsi, Roger Thibault se souvient de l'incendie du toit de paille chez Rateau aux Fèvres, vers 1950. A Château, un hameau voisin, M. Hochard se rappelle que son grand-père faisait installer la chaudière en fonction du vent pour ne pas mettre sa grange de chaume en danger.



▲ M. et Mme Thibault à Chaumont (Planchez) ont encore la tête pleine des souvenirs de battage dans la région (oct. 2002)

L'eau de la chaudière chauffait assez rapidement " car elle était encore douce de la veille ". L'entrepreneur veillait au bon fonctionnement de son matériel.

D'autre part, il surveillait " les grilles " de la batteuse : si la paille contenait de la fougère, cas courant dans le Morvan, celle-ci se collait aux tamis et " le grain coulait par terre ". Enfin, il y avait beaucoup de graissage à effectuer.

Le matin tôt, quand la vapeur était suffisante, on battait le blé noir dont la paille n'avait pas de valeur et était entassée dans un coin. Il fallait moins de personnel que pour le reste. Les hommes qui avaient à s'occuper du " pansage " de leurs bêtes, n'arrivaient que vers six heures. Là, commençaient les choses sérieuses.

D'abord, on buvait le café noir. Une couronne de pain de quatre livres trônait sur la table avec un bol de crème fraîche (parfois du beurre). On en faisait des tartines trempées dans le café.

On se mettait au travail. A condition " qu'il fasse bon ". " Sinon on attendait un moment, on disait : " ça va se calmer un jour ", mais des fois, on ne pouvait pas battre, les gens repartaient chez eux ". Ils revenaient le lendemain mais ça retardait tout le monde.

Chaque homme prenait le poste auquel il était habitué. Les porteurs " de sacs de cinq doubles " pour l'avoine ou " de quatre doubles " pour le blé (autour de cent kilos) préféraient les échelles aux escaliers car on pouvait s'aider d'un bras avec les barreaux pour se hisser sur le grenier. D'autres liaient la paille quand la presse n'existait pas ; d'autres emmenaient la paille battue dans un bâtiment. D'autres montaient une meule qu'on commençait en carré et qu'on finissait en pointu comme un toit. Il fallait alors un homme au pied de cette meule, un plus haut pour recevoir les bottes et deux pour empiler. Plus tard, quand les monte-bottes sont arrivés ainsi que la presse située derrière la batteuse, il a fallu moins de monde. Avant l'usage de la presse, six hommes s'affairaient : trois prenaient la paille à la sortie et trois l'attachaient.

A sept heures, sept heures et demie-huit heures, et pour une demi-heure de pause environ, les batteurs s'arrêtaient pour " la soupe ".

Vers 1930-40, c'étaient vingt à vingt-trois hommes à nourrir. La soupe était préparée avec des choux, des carottes, des pommes de terre et un chou-rave, du boeuf et parfois, une crosse de jambon pour le goût. Ensuite, c'étaient le fromage puis la tarte à la semoule, à la compote de pommes et de poires. Le tout arrosé d'un vin dont il fallait pour la journée, une " feuillette " de 114 litres. Quant au pain, on prévoyait quatre à cinq couronnes de deux kilos chacune.



A dix heures, quelqu'un passait donner à boire " avec des litres de vin " et parfois un morceau de tarte. Pour les confectionner, on préparait la compote l'avant-veille pour les faire cuire la veille.

Et si les hommes venaient aider, il fallait aussi que plusieurs femmes s'activent pour éplucher les légumes, tuer, plumer et vider les volailles. Mme Thibault explique qu'il fallait quatre femmes, dont deux de la maison en principe, et pour vingt-trois hommes, " on prévoyait tout en trois : trois lapins, trois poulets, trois poules pour la soupe ".

▼ En 1904/1905, au Bois des Vignes (Marmagne) Coll. P. Brugniaux

Enfin midi arrivait avec un repas de résistance pour une heure environ :

- une entrée : tomates et oeufs durs, pommes de terre à l'huile et au vinaigre,
- un premier plat : le lapin en sauce avec de la purée ou des pommes de terre rôties. Mme Thibault dit qu' " on ne mangeait pas de tête de veau pour les batteuses à Planchez, mais seulement pour la Saint-Jean, la fête patronale ".
- un deuxième plat : du poulet ou du canard et de la salade. Enfin, du fromage, de la tarte et du café. On ne buvait pas de goutte à Chaumont. Dans quelques maisons, ailleurs, on en offrait le soir.

" Si la journée était forte, il n'y avait pas de temps à perdre ; les mécaniciens ressortaient... un coup de sifflet et la chaudière se remettait en route. "

Dans l'après-midi, on rebuvait un coup vers deux-trois heures. A quatre heures, dans certaines maisons, on présentait du chausson aux pommes. Et le soir arrivait...

Lorsque le grain était battu et rentré, il fallait engranger la balle, l'enveloppe des graines, légère et manipulée avec des bâches. On la mélangeait l'hiver, avec des bouts coupés de betteraves donnés aux bêtes.

On s'arrêtait quand tout était fini de battre, à cinq heures parfois, d'autres fois on continuait à la lumière.

Et puis, il fallait décaler, démonter et conduire le matériel chez ceux qui battaient le lendemain. Et parfois, on peinait à installer ce matériel en raison de la déclivité des cours ou des chemins d'accès. Roger Thibault se rappelle les endroits difficiles comme à Montélesme, aux Fèvres, chez Jean Goguelat ou chez l'Emile Chaumien du Détra-



pis. " Elle montait là-haut et ils mettaient six ou huit attelages. Le Julien Cléau venait avec ses quatre boeufs et les hommes suivaient avec les cales par derrière. Ça montait. Et pour la descendre chez l'Emile Chaumien, dans les " équarries " des maisons, c'était pas facile. Il y avait un frein mécanique : un gros morceau de bois boulonné ".

Le soir, on " soupait " :

- la soupe " au vieux poulet " ou à la poule avec vermicelles ou petites pâtes,
- viande de la soupe servie en sauce blanche ou avec de la mayonnaise,
- canard rôti à la cocotte avec des pâtes ou des haricots.

Certains cuisaient dans les fours à pain.

La soupe mangée, on buvait le café avec une goutte mais pas partout. " Des fois, on

partait ainsi une quinzaine de jours mais rentrait chaque soir : ainsi il allait à Grosse, aux Petits-Jean, aux Fèvres, à Chaumont, à Château, à l'Haut de Chaux, un peu à la Gut-teleau.

" Les vieux qui ne pouvaient plus aller au battage embauchaient un gars pour les remplacer. " Les temps de battage chez l'un et chez l'autre variaient notablement et suivant l'importance de la ferme. D'autre part, certains artisans - forgerons, maçons, charrons... - entretenaient des volailles, un porc, une ou deux vaches et récoltaient en conséquence.

La durée la plus longue d'un battage chez un particulier était de deux jours dans ce secteur du Morvan : c'était chez Primard, à Grosse et à cette occasion, on tuait un cochon. Un " quart de journée " était en revanche la durée la plus courte.



L'équipe des batteurs chez Joseph Judas à Boux (Mhère) vers 1935-1940.

chantait ou un des gars jouait de l'accordéon ". Et tout le monde repartait à pied ou à vélo.

Et comme il fallait bien rendre la journée à ceux qui venaient aider, Roger Thibault

La ferme des Morins (Glux-en-Glenne) est la plus haute du Morvan, à 780 mètres

" Le forgeron, le maçon, explique Roger Thibault, avaient quelques chariots de grain, la batteuse dans leur cour. J'ai vu une année à Planchez où l'on a fait cinq demi-journées ! On déplaçait le matériel à chaque fois, tout le matériel... il leur fallait le matériel dans la cour ! "

Et pour les repas, tout s'organisait : si dans une journée on battait quatre quarts de journée avec vingt hommes, chacune des quatre maisons prenait cinq hommes à nourrir. Les déplacements n'étaient pas longs puisqu'on battait dans le même pays.

Mais on observe l'individualisme à outrance des Morvandiaux : quelle perte de temps que le déplacement et la réinstallation de tout le matériel ! Alors qu'il aurait été sans doute plus simple, comme cela se fait encore en Roumanie, d'installer les machines dans un point central et que chacun y conduise sa moisson.

L'entrepreneur, pour ménager les susceptibilités, commençait sa tournée, une année dans un sens et l'année suivante, dans le sens inverse. Ainsi, les mêmes n'étaient pas toujours les premiers ou les derniers.

Et enfin, la batteuse et la chaudière commencèrent à s'essouffler. Certains, à compter de 1970, achetèrent une moissonneuse-batteuse et en firent l'entreprise pour en rembourser l'achat.

Chez Roger et Denise Thibault, la fin de la batteuse fut provoquée par une panne de la lieuse dont les toiles étaient déchirées. Ce fut le prétexte pour faire appel à un entrepreneur de Saône-et-Loire qui vint avec sa moissonneuse.

Aujourd'hui, à Chaumont, il n'y a plus de cultivateurs en activité et le ronflement de la batteuse s'est tu il y a une trentaine d'années.

Enregistrement réalisé le 22/10/2002 à Chaumont - Planchez.

Battage aux Morins (Glux-en-Glenne)

d'altitude, au pied du mont Préneley et en face du mont Beuvray.

Jean Pauchard, né en 1922, et aujourd'hui retiré à Anverse, le hameau voisin, en fut le dernier exploitant avec ses deux soeurs jusqu'en 1976. A présent, cette petite ferme tombe en ruine comme plusieurs des environs qui portent le nom de leurs premiers habitants.

Le grand-père de Jean Pauchard y monte en 1885 avec " une vache et un veau " et sa famille de sept enfants, dont le père de Jean, né en 1878.

La location se faisait à la famille de Verclos, hobereau du secteur, pour une superficie de trente-trois hectares. Un fermage était dû ainsi que des " corvées ", explique M. Pauchard. Ces " corvées " entre autres, consistaient autrefois à charrier le bois de moule des de Verclos jusqu'au port des Lamberts, non loin des sources de l'Yonne et destiné au flottage. Jean Pauchard, plus tard, a continué de charrier ces bois avec ses deux boeufs mais pour les ranger en bord de route d'où ils étaient emmenés par camion.

Le père de Jean décède en 1940 à soixante-deux ans. Son fils lui succède avec sept vaches à veau et une vingtaine de moutons. Il



Alice et Jean Pauchard, les derniers habitants de la ferme des Morins, vivent aujourd'hui à Anverse (Glux) - Mars 2003.

exploite les trente-trois hectares des Morins plus sept hectares à Anverse, propriété de sa famille. Aux Morins, on élevait " dix-sept cochons gras " par an, vendus à une coopérative de Montceau-les-Mines pour la plupart ; on en gardait deux pour la maison et quelques-uns pour des particuliers. Il fallait donc du

grain (orge, seigle et avoine) et du froment pour le pain. Tout ceci était moulu au moulin de Rangère (Villapourçon).

On faisait donc appel à Charles Blanchot qui exploitait une scierie à l'Echenault et battait dans le secteur avec une Breloux et une chaudière. Il fallait quatre vaches et boeufs pour monter d'abord la chaudière, ensuite la batteuse, depuis la route d'Anverse. Le chemin est celui des sources de l'Yonne.

Battage à La Fiote (Planchez) vers 1910 en face de l'école.
- Coll. Jouliaud (photo retravaillée par M. Semenon)

Une quinzaine d'hommes voire une vingtaine étaient nécessaires à ce travail et Jean Pauchard explique qu'on les trouvait dans le secteur : il y avait six petites fermes à l'époque à Anverse et, au besoin, on embauchait des bûcherons désœuvrés à certaines périodes de l'année et qu'on payait à la journée.

Les battages duraient environ trois, quatre jours à Anverse avec des demi-journées ou des trois quarts de journée. Etant donné l'altitude, les travaux s'échelonnaient vers le 15 septembre – début octobre, suivant les années.

Entretien réalisé en mars 2003.



René BORNE né en 1902

M René Borne, né en avril 1902, était originaire de Poirot (Ouroux-en-Morvan). En 1908, ses parents s'installent aux Roux (Anost) où son père tient un atelier de forgeron-charron. René effectue son apprentissage dans le bois à Ruisseau-Morin chez Zelverte et travaillera jusqu'en 1926 avec son père dans le sciage, la charpente, la couverture et le charonnage.

Il épouse le 11 juin 1926, une jeune fille de La Chaume (Anost) dont le père, décédé alors, était entrepreneur de battage. Le jeune couple s'installe dans ce hameau et, tout naturellement, René Borne reprend l'affaire de son beau-père ; affaire florissante puisqu'il a alors à gérer " quatre matériels de battage, une batteuse à trèfle, quatre locomobiles Breloux dont deux Ardente et une Merlin ". Passionné de mécanique, il allait tous les ans au concours de Nevers et aux ateliers Breloux, rue Saint-Gildard à Nevers.

Dans son atelier, il confectionne son matériel : il transforme ainsi deux batteuses avec sacs à l'arrière (et non plus sur le côté). En 1930, il achète trois botteleurs d'occasion Massey-Harris, à Orléans, chez Rivière et Casalis. En 1934, il achète une presse à moyenne densité et fabrique entièrement une "presse à piston roulant" et une autre à "piston sciant". Pour ce faire, il travaillait avec une fonderie d'Autun qui lui fabriquait ses pièces sur mesure. Il battait sur Anost, Cussy, la Petite-Verrière, Lucenay-l'Évêque, Igornay et Dracy, villages encore bien peuplés avec une quantité de petites fermes vivrières.

Il avait trois mécaniciens pour chacun des quatre matériels et l'ensemble tournait cinquante jours par an en débutant au 1er août environ, suivant les années.

En 1950, René Borne innove : le vice-président des entrepreneurs de battage de Saône-et-Loire était originaire de Brie-Comte-Robert, en Seine-et-Marne. " Il m'a rendu visite et a pris contact avec moi pour battre en Brie ". C'est ainsi que cette année, il fait embarquer une batteuse sur wagon en gare d'Autun, un tracteur de 40 CV et une presse à haute densité neuve, aussitôt que les battages furent terminés dans le Morvan. Il fournissait le matériel de battage et douze jeunes hommes célibataires. Le premier client était à Jossigny, près de Lagny. Ils battaient environ trois semaines d'affilée chez le même client. Les hommes étaient logés et nourris et René Borne les payait à la journée. " On installait le matériel près des meules et on battait ". La campagne a duré d'octobre à mai pour une vingtaine de clients dans le secteur de Jossigny mais il n'a pas renouvelé l'expérience parce que cela demandait beaucoup trop de travail.

René Borne a terminé sa carrière avec une batteuse vers 1970.

Entretien mené en novembre 1997.

A Ruisseau-Morin (Planchez), Gilbert Zelverte a été le dernier entrepreneur de battages de la région. (Déc. 2002)

La famille ZELVERTE

Lazare ZELVERTE, décédé en 1946, avait débuté l'entreprise de battage avant 1914 avec une locomobile et une batteuse Breloux A3. Il eut deux filles dont une épousa Trinquet, dit " Breloux ", entrepreneur de battage à Corancy.

Ses deux fils, Louis, né en 1898 et père de Gilbert et Maurice Zelverte et Joseph né en 1900, reprendront l'entreprise de Ruisseau-Morin (Planchez) vers 1925. Ils agrandissent l'atelier avec le maçon Lazare Cottin (de Boutenot) : on y fait le charronnage, la charpente, la forge et la scierie. Les machines sont actionnées avec un grand arbre de transmission qui traverse l'atelier et qui tourne avec la locomobile qu'un homme chauffait.

Le charronnage s'éteint progressivement vers 1955, après un regain d'activité pendant dix ans après la guerre : beaucoup s'étaient remontés en roues, en chariots, en charrettes, mais avec les années 1950 le pneumatique apparaît.

L'entreprise tournait alors avec six hommes à plein temps et un ou deux occasionnels. La charpente les occupait beaucoup puisque Planchez avait brûlé sous l'Occupation ; il fallait procéder au montage des baraques provisoires et refaire charpentes et toitures incendiées par les nazis.

Ils coupaient les grumes, les charriaient, les sciaient puis les travaillaient et les montaient. La tâche ne manquait pas.



Gilbert Zelverte raconte qu'après 1955, l'exode est massif dans la région et de nombreux jeunes se dirigent sur Paris. L'agriculture périclité et le charronnage s'épuise. Mais il fallait s'occuper après les battages effectués par l'entreprise Zelverte qui commençaient entre le 15 août et le 1er septembre pour se prolonger jusqu'à fin octobre. C'est ainsi que, par un voisin de Ruisseau-Morin, ils eurent un contact avec un orthopédiste de Garches qui recherchait une entreprise susceptible de fabriquer des prothèses pour des personnes handicapées. Les Zelverte sont donc passés du charronnage à la prothèse.

Gilbert et son frère Maurice reprennent la suite de l'entreprise en 1962-63 et notamment les battages. La concurrence était assez nombreuse dans la région : Rateau à Anost, trois Blanot à Moux, Taboureau à

Montsauche, Adrien et Joseph Guyollot à Ouroux, la Coopérative de la Maison, cinq matériels (deux A5, une Société Vierzon et deux A3) à Corancy chez Trinquet, Bazot à Saint-Péreuse...

Les Zelverte tournaient dans un rayon de dix kilomètres autour de Ruisseau-Morin ; ils commençaient sur Anost dont les graines avaient une quinzaine de jours d'avance sur "les hauts".

Gilbert a vu une évolution : petit à petit, les routes se sont améliorées, les entrées de cours se sont élargies, les barrières ont été agrandies en permettant un passage plus facile de la batteuse, de la presse et du tracteur Marshall.

Entretien chez Gilbert Zelverte à Ruisseau-Morin - 25 novembre 2002



Toute l'équipe de battage vers 1910 à Seneux (Saint-Martin-du-Puy) - Photo retravaillée par M. Semenon

Jean Pauchard

Dans la famille Pauchard, de la ferme de Montandé, au pied du mont Beuvray, le battage des moissons est une longue histoire. Jean Pauchard précise qu'ils ont à leur actif, et en trois générations, cent campagnes de battage !

Il conserve pieusement diverses factures anciennes dont une de 1899 : son grand-père François et ses deux grands-oncles achetaient alors une locomobile (ou chaudière) et une batteuse. Mais ils battent déjà avant cette date. Quelques années plus tard, François Pauchard reste seul à Montandé.

Son fils – le père de Jean – naquit en 1898 et poursuivit également cette activité jumelée avec celle de la ferme. Mais ce sont des hommes de progrès, férus de mécanique et de nouveauté. Ainsi, le 5 août 1936, et pour 38 500 francs, achète-t-il un tracteur ; il le commande à Mâcon où il va le chercher et le ramène par la route à raison de 7 km/h !

Les Pauchard battaient sur le canton de Saint-Léger-sous-Beuvray, à Saint-Prix, La Comelle, un peu sur Poil et sur Glux. Pendant l'Occupation, le carburant manquait pour le tracteur et les clients venaient eux-mêmes chercher " le matériel de battage " avec des boeufs et des chevaux. Certains se débrouillaient cependant pour avoir un peu de carburant de façon à faire tourner le tracteur. D'autres entrepreneurs travaillaient également dans le secteur : M. Gilbert à Saint-Léger, M. Lamalle également à Saint-Léger, M. Blanchot à Glux. Ici les battages commençaient autour du 15-20 juillet pour le seigle destiné aux porcs, puis pour l'avoine et le sarrasin et enfin pour le froment.

Jean Pauchard reprend la succession de son père en 1949-50 et lui rachète la batteuse Breloux et une presse Rivière-et-Casalis. En 1954, il s'équipe d'une batteuse Vierzon achetée neuve 1 460 260 francs de l'époque dont il se sert jusqu'en 1975. Il la tire et la fait tourner avec un tracteur Fordson acheté à M. Matz d'Ouroux-en-Morvan 977 292 francs en 1952. Cette batteuse était moderne (une des dernières sorties des ateliers de Vierzon) ; elle était équipée d'un monte-gerbes et d'un engrenage automatique. Et en 1964, on l'équipe d'un monte-grains. Cet appareil était une puissante soufflerie et évacuait le grain depuis la batteuse jusqu'au grenier par des tuyaux sur une distance de 70 à 80 mètres. Tous ces équipements permettaient l'économie de cinq à six personnes.

En 1966, Jean Pauchard achète une presse de haute densité de marque Carroy-Giraudon, qui faisait des bottes très serrées, liées manuellement au fil de fer. Cette presse remplace petit à petit la presse Rivière-et-Casalis qui faisait des bottes à basse densité. Les bottes étaient empilées en " plongeon " ; cet empilage de bottes ressemblait à un bâtiment.



A Montandé (Saint-Léger-sous-Beuvray), Jean Pauchard présente une belle collection de tracteurs anciens. (oct. 2002)

L'entrepreneur

"Ça me plaisait bien, l'ambiance était conviviale, on était toujours bien reçu ; on avait des repas comme à une noce. C'était assez dur car on se couchait souvent vers minuit-une heure du matin après le souper, le transport et le calage de la batteuse pour reprendre le lendemain matin ".

En effet, " on terminait de battre vers huit heures le soir, on décalait, on soupait, on conduisait tout le matériel dans la cour de la ferme suivante, on recalait et minuit était vite arrivé ".

L'entrepreneur devait être rigoureux et diplomate. La tournée commençait à " un bout du pays " pour se terminer à l'autre mais il y en avait toujours " des plus pressés que les autres " qui voulaient qu'on batte plus vite chez eux. Mais en principe, dit Jean Pauchard il n'y avait pas de problème.

Ils étaient trois mécaniciens dont lui ; c'était généralement d'autres cultivateurs qu'il embauchait pour la saison. Ils se relayaient suivant un emploi du temps précis :

- une heure à couper les ficelles sur la machine,
- une heure à surveiller que tout se passe bien (remettre de la ficelle dans la presse...),
- une heure de repos pour rattraper la nuit courte.

Jean Pauchard n'a jamais utilisé la chaudière mais le tracteur. Les clients payaient à l'heure.

Puis, l'ère du progrès a sonné vers une nouvelle étape : Jean Pauchard, " pour suivre le progrès ", achète cinq moissonneuses-batteuses Braud en 1968 dont quatre neuves. Par contre, il conserve sa batteuse Vierzon en activité. En effet, la vieille clientèle " ne voulait que de la batteuse, il ne fallait pas leur parler de moissonneuse-batteuse ! ".

Et puis, petit à petit, chacun se résigna, ne serait-ce que parce qu'il devenait difficile de rassembler les dix-quinze personnes nécessaires à la batteuse. Par contre, dans les dernières années de battage, Jean Pauchard acheta une presse à haute densité.

Le collectionneur

En 1995, Jean Pauchard cesse son activité. Il avait besoin d'une fraiseuse qu'il trouve près de Toulon-sur-Arroux. Au fond de la cour du vendeur, il aperçoit un vieux tracteur à chenilles. Il l'achète et, petit à petit, se prend au jeu. Il a actuellement une cinquantaine d'anciens tracteurs qu'il remet en état, repeint et fait régulièrement tourner lors de fêtes ou d'expositions. Il accueille également les visiteurs (et notamment beaucoup de Hollandais) qui s'intéressent à ces machines agricoles.

Les personnes intéressées par ce matériel ancien dont une cinquantaine de tracteurs, tous en état de marche, peuvent visiter en prenant contact avec M. Pauchard au 03 85 82 50 38.

▼ En 1962, battage à la ferme Pauchard à Montandé (Saint-Léger-sous-Beuvray)

Entretien du 24 octobre 2002.



On lira avec intérêt le fascicule :

" La batteuse dans le Haut-Morvan " de Michel SALESSE – La Fiole 58230 PLANCHEZ –